

Ultime lien de sang



Non, je ne l'ai pas. Cela fait des années que je le cherche en vain. Va donc comprendre pourquoi ce satané bouquin est quasiment introuvable !

Baudruce se tenait debout contre la haute vitre. Certaines diphtongues rabattaient sa moustache sur le combiné du téléphone et produisaient un petit frottement auquel le correspondant, habitué, ne prêtait plus attention.



La rue était déserte. Par ce froid brumeux, on ne sortait pas sans nécessité. Ciel et terre se mélangeaient dans un gris uniforme, comme rassemblés en un seul nuage. Il devinait les maisons d'en face, sans plus ; et le col-de-cygne de l'éclairage public donnait une zone plus claire, tel un coup de chiffon passé sur une surface terne.

Dans l'âtre, une bûche humide pleurait doucement.

— Ne te morfonds plus, Baudruche. J'en ai retrouvé un exemplaire que je te cède bien volontiers. Passe chez moi demain matin...

— Pourquoi demain ? Comment pourrais-je maîtriser mon impatience d'ici là ?

— Tu peux toujours farfouiller dans ta moustache, y faire des tresses...



« Il ne me reste que lui et je le hais. » Telle était la pensée de Cédric Judas. Elle lui montait au cerveau comme une évidence. Une maturation dans le chef d'un rabâcheur. Et cette idée jaillissait à l'instant où il arrivait en vue de la grande maison grise néogothique. Massive et sinistre. Elle se présentait comme une blessure dans la large avenue propre aux habitations récentes.

Des lambeaux de brume s'échappaient de la nuit, s'insinuaient entre les immeubles, stagnaient autour des voitures.

Il agita ses doigts endoloris de froid dans ses gants de daim. La rigueur de l'hiver lui piquait la peau du visage. Oui, une fenêtre, au premier, découpait un rectangle orange dans la façade sombre. Et cet éclat de vie allait se jeter dans les buis abandonnés comme s'il y avait eu péril à rester au chaud à l'intérieur.

Il était là. Il l'attendait.

Le nez en l'air, Cédric Judas ne vit pas arriver l'autre qui le bouscula rudement. De toute façon, l'homme titubait, ce qui rendait sa trajectoire imprévisible et leur rencontre charnelle inévitable.

— Dites donc !...

— 'Scusez, ... Hips !

Le clochard tournoya sur lui-même, retrouva un soupçon d'équilibre et repartit en louvoyant entre des obstacles invisibles.

Cédric Judas posa vivement le pied sur un objet brillant que venait de perdre le pivrot. Un coup d'œil alentour. Personne en vue. Il ramassa la chose à la hâte et la fourra en poche. Ensuite, il s'empressa de reprendre sa marche avec naturel. Encore vingt mètres de trottoir, il ralentit. Aucun bruit de pas n'atteignait son oreille aux aguets. Il bifurqua franchement à droite vers la maison grise, passa une horrible grille basse, dangereusement rouillée et, courbant l'échine, parvint à la porte d'entrée en évitant les branches hirsutes des bosquets redevenus sauvages.

Il s'effraya lui-même en pressant la sonnette. Quel bruit strident épouvantable ! Immédiatement, l'ouvre-porte automatique se déclencha. Cédric Judas poussa le battant d'acier et de verre martelé, juste ce qu'il fallait pour qu'il pût se glisser dans les ténèbres du grand hall. Il y régnait une odeur de cave, une haleine de vieille baraque. Grâce à de hautes fenêtres, l'obscurité n'était pas totale. La présence de l'escalier se devinait, sa main battit l'air à la recherche de la rampe. C'est en suivant son guide de bois qu'il gravit la monumentale volée de marches. Sur le palier du haut, un rai de lumière perçait sous une porte et courait à lui en faiblissant.

Deux petits coups timides sonnèrent sur le panneau de chêne.

— Entre !

Cédric Judas allongea le cou, pivota sa petite tête dégarnie d'employé de bureau et s'avança en ondulant à la mode basse-cour. Le corps, gonflé par des exercices mille fois répétés sur des instruments chromés, ne s'harmonisait pas avec les cinquante ans annoncés par le visage ridé, souffreteux, prématurément marqué. Le manteau large tendait son étoffe sur une carrure de forain, solide et droite. Une masse de fierté emmanchée de médiocrité. L'homme-volaille poursuivit son exploration en dodelinant du chef. Il s'immobilisa au centre de la vaste pièce, les pieds sur une latte de parquet grinçante.

— Bonjour, oncle Jean, fit-il peureusement, les sourcils en accent circonflexe.

Le vieil homme ne l'écoutait pas, il n'avait pas non plus porté de regard sur le visiteur. Il appliquait ainsi une technique d'intimidation à laquelle il avait eu recours toute sa vie. Déformation professionnelle de directeur de banque honoraire. Dans un premier temps, ignorer les nouveaux venus renforçait, si besoin était, son statut de dominant. L'oncle en imposait par ses manières autant que par sa prestance. Sa belle figure de patriarche digne, hautaine, sévère se fendait parfois d'un demi-sourire qu'il voulait condescendant. Le costume trois-pièces de fine laine claire et d'excellente coupe disait l'aisance ; et ses gestes précis et rapides se comprenaient comme des ordres. Son attitude arrogante ne lui valait jamais la sympathie, elle inspirait d'emblée un respect prudent.

D'un air détaché, compulsant ses dossiers, il questionna sèchement :

— Pourquoi n'as-tu pas donné de lumière ?

— Je... Je n'ai pas trouvé l'interrupteur. Il aurait voulu être plus convaincant, trop tard.

Oncle Jean leva les yeux et fixa son neveu. Il tentait de comprendre cette réponse incongrue.

Le voyant lumineux de l'interrupteur, à gauche de la porte d'entrée, ne pouvait pas être ignoré, à plus forte raison dans la pénombre. Ayant jugé Cédric d'un bref coup d'œil (son physique à deux vitesses faisait rire), il en conclut qu'il ne devait pas être à une idiotie près.

Maintenant, le vieux financier détaillait ce neveu qu'il voyait pour la première fois. Il

cherchait vainement quelque ressemblance physique. Ce machin debout s'appelait Judas comme lui ; il était le fils de son frère, ils avaient donc en commun un patrimoine génétique. C'est tout ce que l'on pouvait dire. Si le banquier restait assis, c'est parce que, vu son âge avancé, ses jambes ne le soutenaient que faiblement. Pourtant il aurait aimé se lever pour aller renifler cet intrus qui surgissait dans sa retraite tranquille. En faire le tour, le soupeser. Heureusement, de loin, son acuité visuelle restait excellente pour un octogénaire. Il enleva ses petites lunettes légères à monture moderne et, par-dessus le revêtement de cuir de son large bureau, il inspecta le pauvre bougre raidi de malaise.

Le manteau bon marché élimé, les cheveux rares non soignés, un col de chemise démodé, des gants aux auréoles douteuses. Depuis la naissance du cou se propageait une ondulation qui agitait la tête. Le regard fuyant, les mains moites certainement. Un faible, un mou, un suiveur sans aucun doute. Comme son père.

— Tu as une belle situation ? demanda l'oncle avec dédain.

Il était manutentionnaire dans une grande surface.

— Passionnant, dit encore le vieux avec un pincement de nez.

Mais que lui voulait donc Cédric ? Le matin même, par téléphone, il demandait, bredouillant, une entrevue avec son oncle. Oh, bien sûr, l'oncle se souvenait avoir un parent. Le fils de son incapable frère. Frère qu'il avait d'ailleurs évincé de la banque familiale trente ans plus tôt. Une nécessité économique. Sentiment et finance sont des notions incompatibles. Et ce pauvre frère déchu, mal armé pour lutter contre son propre sang, s'était abandonné au désespoir. Dépression au terme de laquelle on l'enterra. Les fleurs n'eurent pas le temps de faner que sa femme le rejoignait, laissant errer dans la froide solitude de la vie un jeune homme peureux et timide prénommé Cédric.

Quand on élève l'argent au sommet des valeurs sociales, on n'a guère de temps à consacrer à la famille. Bien que Cédric approchât les vingt ans à la mort de ses parents, l'oncle Jean ne l'avait jamais rencontré. Il avait toujours été grossièrement absent des fêtes familiales auxquelles on le conviait malgré tout. Ni baptême, ni communion, ni enterrement ne le faisaient rejoindre ses proches.



D'avoir vu son nom de famille gravé sur une plaque de cuivre au-dessus de la sonnette avait propagé un frisson dans les os de Cédric Judas. Un bon frisson, une onde de plaisir. N'étaient-ils pas les deux seuls survivants d'une prestigieuse lignée ? Une dynastie de banquiers.

Ils ne connaissaient rien l'un de l'autre. Ils se découvraient à l'instant.

Cédric, la tête toujours mobile, picorait du regard. Il retrouvait des meubles et des

bibelots que sa mémoire replaçait dans la maison de ses grands-parents et dont l'oncle avait hérité. Ah, l'héritage ! Une belle institution !

En constatant que la voix de l'oncle Jean vibrait du même timbre que celle de son père, il avait eu un pincement au cœur.

Il sourit. Il trouvait une partie de ce qu'il était venu chercher. Quelque chose d'indéfinissable qui le touchait lui, l'orphelin. Une ambiance, une atmosphère familiales. Un lien affectif fait de sons, d'objets et d'odeurs. Oh, les odeurs ! Elles seules ont la faculté de vous replonger dans une époque révolue. Il ferma les yeux et retrouva, avec quelle intensité !, un peu de ce bonheur perdu depuis que ses parents s'étaient éteints. Par un cordon ombilical invisible, il communiait avec eux de tous ses sens. Il crut entendre des voix aimées, des voix douces qu'il pensait avoir perdues pour toujours...

— Arrête de bouger la tête, tu me donnes le vertige ! gronda l'oncle en tapant du poing sur le bureau.

Cédric sursauta. Dans sa frayeur, le cou ondula davantage.

« Qu'est-ce que cette volaille ridicule était venue chercher ici ? » se demandait le vieil homme. « Il est une insulte à la famille, il faudra que je pense à le rayer de mon testament dès demain. » Mais pour l'heure, il fallait le congédier. Avant de l'envoyer au diable, qu'il se rende donc utile.

— Cédric, articula l'oncle en s'efforçant d'adopter un ton aimable, va me chercher le gros volume qui se trouve derrière moi, sur la table de travail. Et puis tu t'en iras, je suis très occupé.

Le neveu acquiesça, contourna le bureau et gagna le fond de la salle. En attrapant l'imposant ouvrage à pleines mains, il s'étonna du poids de celui-ci. Alors il renonça au vase de cristal auquel il avait tout d'abord pensé en entrant dans la pièce. Il revint vers le bureau, l'oncle lui tournait le dos. Le crâne fragile envahi de taches de vieillesse débordait du fauteuil de cuir.

Cédric Judas abattit le volume sur la caboche du vieux, avec une telle force que, dans un fracas de noix broyée, la tête rentra dans le corps.

Rigoureusement mort. Un volume de droit financier à la place de ce cerveau qui, un instant auparavant, pestait contre la présence inopportune du neveu.



Cédric Judas contempla le beau Magritte et le petit Picasso disposés de part et d'autre de la cheminée dont les ornements de marbre se répandaient en cascades généreuses. Ensuite, toujours ganté, il fouilla sans ménagement les fardes, les papiers, retourna les tiroirs à même le sol. Ah, voilà qui ferait l'affaire : un peu d'argent liquide, tout juste ce qu'il fallait.





Il caressa encore du regard les toiles de maître. Puis il sortit de sa poche le petit objet perdu par l'homme ivre auquel il s'était heurté en arrivant. Il le jeta sur le parquet.

Avant de sortir, Cédric Judas se retourna une ultime fois pour saluer de la main le pantin mou à tête de livre.



Comme à l'aller, il s'abstint d'allumer dans le hall pour ne pas risquer d'attirer l'attention des voisins. De nombreuses fenêtres des immeubles alentour plongeaient sur la vieille bâtisse.

Cédric Judas laissa choir ostensiblement un des billets de banque sur les grandes dalles veinées de blanc, puis il rejoignit incognito la nuit brumeuse qui l'avait apporté, en prenant soin de laisser la porte d'entrée entrouverte.



Le hasard fait parfois bien les choses. Enfoui sous une masse de cartons, rassemblée contre un soupirail au souffle tiède, le vagabond ronflait. Il s'était assoupi ivre, les bras serrés sur une collection de bouteilles mendiées au cours de la journée.

Cédric Judas reconnut l'épave qui l'avait télescopé une heure auparavant. La providence le servait une seconde fois. Il jeta un coup d'œil à la ronde. À cette heure tardive et par ce froid humide, une rencontre semblait peu probable. Il s'en assura néanmoins avant de déverser les billets volés à l'oncle Jean dans l'abri du souillard. Ce geste accompli, l'homme-volaille reprit le chemin de son deux-pièces. Il devait s'armer de patience, l'héritage était à ce prix. Il se demanda, le cou mobile, où il pourrait accrocher le Magritte et le Picasso. Dans la cuisine-salle de bains, ou encore dans la chambre-salle de séjour ?



Le matin ne chassa pas le brouillard, seule l'obscurité recula.

Au chaud, au sec, Baudruce laissait filer un jet de café brûlant dans son bol. Il rompit ensuite une baguette craquante, tout juste sortie du four, et laissa fondre sur la mie odorante de petites mottes de beurre.

Les doigts en râteau, il se lissait la moustache. Un geste nécessaire après la nuit. D'un œil impatient, il questionna l'horloge murale. Encore une heure avant de se mettre en route. Il eut bien le temps de savourer son petit déjeuner, de prendre une douche et de se couvrir chaudement avant de partir, à pied, en quête de ce livre tant convoité qui occupait son esprit depuis la veille, depuis le coup de téléphone.

Une brume tombante, congelée, l'enveloppa. Il resserra son écharpe, en releva un pan sur son nez, avant de poursuivre, émerveillé. La densité de cette purée de pois apportait son lot de satisfactions. Tout y paraissait déformé. Les sons voyageaient différemment dans cet air privé de transparence. On les percevait à la fois plus feutrés et plus résonnants. Les objets, spectres d'eux-mêmes, se métamorphosaient. Leurs formes fantastiques révélaient tardivement leur vraie nature. C'est avec un peu de déception qu'il reconnaissait alors un banc, un camion, une poubelle. Mais l'aventure se prolongeait, sa marche l'entraînait vers d'autres silhouettes floues qui suggéraient d'autres délires. Les repères habituels lui faisaient défaut. Il dut se concentrer pour choisir le bon enchaînement de boulevards et de rues qui le conduiraient à son rendez-vous.

Un pas, calibré sur le sien, résonnait. Quelqu'un marchait dans la même direction que lui. Tout proche, sans qu'il put le voir.

Feux allumés, de rares voitures hésitantes longeaient les trottoirs à faible vitesse. L'éclairage public, inadéquat, perdait son énergie en vain.

En l'espace de deux minutes, le brouillard s'éleva. On y gagnait en visibilité ce que l'on perdait en mystère.

La grande maison grise néo-gothique surgit à droite, sinistre par manque d'entretien autant que par ses caractéristiques architecturales sévères. Il s'arrêta pour la contempler. Le voile vaporeux ambiant la rendait énigmatique. Au premier étage, une fenêtre trouait la brume d'un halo jaune.

Le pas suiveur le rattrapait. Une dame portant un accoutrement à faire les ménages sortait du brouillard. Elle passa la grille rouillée et marmonna en découvrant la porte d'entrée non close. Que présageait ce billet de banque froissé posé juste sur le seuil de la maison ? Inquiète, elle poussa le battant de verre et d'acier du bout des doigts. Dans le grand hall froid, elle appela : « Monsieur Judas ? », timidement d'abord, puis plus fort. Comme aucune réponse ne lui parvint, son cœur s'emballa. Elle l'entendait nettement cogner et sa respiration saccadée tendait son corset à intervalles de plus en plus rapprochés. Néanmoins, la domestique continuait sa progression, hypnotisée par une bande lumineuse verticale provenant du palier du premier étage. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête tandis qu'une chair de poule subite lui piqua la peau des bras. Son être pressentait un drame, l'inscrivait par avance dans les tissus de son corps. Machinalement, ses jambes molles gravirent l'escalier. Elle découvrait, marche après marche, la porte du bureau de Monsieur sur le palier du premier : elle aussi était entrouverte.



Baudruce remarquait l'huis resté béant sur la femme. Ses gros doigts d'homme bien nourri trifouillèrent sa moustache. Quel nom avait-elle appelé ? « Judas »... C'est ça,

« Monsieur Judas ? » avait-elle questionné, anxieuse. Mais elle n'avait pas obtenu de réponse. En tout cas, aucune n'était parvenue jusqu'à l'oreille de notre ami, pourtant à l'affût... Il y avait bien de la lumière au premier, donc... Oh, et puis zut !

Baudruce haussa les épaules, fit le dos rond à cette enquête qui s'ébauchait. Son copain l'attendait pour lui remettre un bouquin rarissime qu'il convoitait depuis si longtemps. Rien ne justifiait de différer ce moment important. Mains dans les poches, il s'éloigna.



La femme de ménage découvrit un spectacle qu'elle ne comprit pas immédiatement. Oui, la tête de Monsieur Judas avait disparu sous la masse d'un livre. Oui, ce livre avait vomi un flot rouge sur le beau costume de fine laine vierge... Oh, mon Dieu !

Il lui sembla qu'elle aussi se vidait de son sang. Ses forces la quittèrent. Son menton s'allongea vers le bas, dégagant une bouche noire de laquelle ne sortit aucun son. Laissant libre cours à une incontinence de circonstance, la femme aux yeux dilatés d'effroi se figea en oubliant de respirer. Cela dura longtemps. Enfin, une goulée d'air lui pénétra bruyamment le gosier, emplît ses poumons et refoula dans l'autre sens en propulsant un hurlement à vous blanchir les cheveux.

Le terrible cri arriva jusqu'à notre ami ; atténué par la distance, mélangé au chuintement d'une auto léchant la route, Baudruce ne se retourna pas.



Gros Rouge éjecta bruyamment par la bouche un chapelet de gaz piquants en provenance directe de son estomac. Assis dans sa maison de carton, le buste tanguant, il s'éveillait grelottant. Ses poches ne contenaient plus son tire-bouchon, il le chercha parmi les cadavres de verre. L'alcool lui asséchait le gosier, il aurait eu besoin d'une carafe d'eau, mais, intoxiqué comme il l'était, le réflexe de boire l'orientait invariablement vers le vin ou d'autres liquides obtenus par distillation. Les yeux perçaient, on ne sait comment, le visage rougeaud et bouffi ; ils fouillaient l'abri à la recherche de son indispensable compagnon métallique ouvreuse de bouteilles ; et là, stupeur ! Des billets de banque, en nombre, jonchaient le sol !



Toutes lumières dehors, plusieurs voitures de police s'arrêtèrent en beuglant à la hauteur de la maison sombre. L'ambulance suivait, silencieuse et nonchalante. Elle n'entamait pas aujourd'hui un combat contre la montre pour préserver une vie. La curiosité ouvrait les fenêtres et les portes des habitations proches. On sortait pour voir, pour

savoir. On s'attroupaît, on s'interpellait. Un lot de questions saugrenues fusait qui trouvait chez des gens mal inspirés des réponses improvisées, dangereuses, prêtes à alimenter une rumeur. C'est un attentat ? Combien de morts ? Doit-on évacuer le quartier ?

Avec prudence et sagesse, le commissaire Barbe mandatait ses inspecteurs pour qu'ils expliquent aux badauds qu'il s'agissait d'un accident isolé, probablement un cambriolage perpétré avec violence.

Les yeux rougis, la mine déconfite, la femme de ménage attendait dehors, entourée de voisins.

La routine policière déployait ses bras mécaniques et son langage de manuel. Subséquemment, observations, constatations et annotations induisaient des supputations.

Les assistants du commissaire Barbe découvraient sous un guéridon, un tire-bouchon autour duquel s'agrippait une cordelette en macramé poisseux.

— Tiens, le « de Gaulle » de Gros Rouge ! s'exclama un inspecteur.

— Tu connais le propriétaire de cet objet ? s'étonna le commissaire.

— Pas moyen de faire autrement, patron. J'habite dans la rue à 200 mètres. Gros Rouge est une institution dans le quartier. Son tire-bouchon et lui sont célèbres.

La voie était toute tracée. Une voie odieusement suspecte par sa facilité. Trop de cohérence suppose une incohérence. Les fonctionnaires soulagés voyaient là le dénouement



rapide d'une affaire a priori complexe vu la personnalité et la notoriété de la victime. Un clochard subitement pourvu en argent liquide prétendait avoir perdu son tire-bouchon. Bien sûr qu'il l'avait perdu ! Ah, il ne se souvenait pas où ? Eh bien, on allait lui rafraîchir la mémoire ! Ne serait-ce pas près de l'endroit où un billet de banque solitaire tuait l'ennui en se tortillant ? On mis les menottes sur le champ à Gros Rouge. Il avait beau vociférer...



Baudruce revenait vers son domicile, tout sourire, le livre convoité bien emballé, serré contre lui. De loin, maintenant que le brouillard s'était totalement dissipé, il voyait une série de lampes bleues tourner à l'endroit où, à l'aller, il s'était arrêté un instant pour contempler cette intrigante maison d'une autre époque.

Il allait, par hasard, parce que c'était sa route, tomber sur son copain le commissaire Barbe. Celui-ci l'inviterait à participer à l'enquête, par courtoisie, comme il en avait pris l'habitude depuis tant d'années. Nul doute qu'en deux coups de cuillère à pot, Baudruce tirerait Gros Rouge du mauvais pas dans lequel le hasard et le cynisme de Cédric Judas l'avaient précipité.

Une évidence en début d'enquête lui était d'emblée suspecte et forçait l'imagination de notre ami à échafauder des théories contradictoires.

À cinquante mètres de la concentration de véhicules et de badauds, Baudruce bifurqua brusquement à gauche. Lui, qui n'avait pas son pareil pour jeter son grain de sel dans les rouages des certitudes, s'éloignait. Il n'était pas curieux d'enquêter aujourd'hui.

Le livre sous le bras, il avait hâte d'enlever sa commande chez son volailler et de plonger dans son domicile-cocon. Là, devant l'âtre aux flammes dansantes, il étudierait en détail l'ouvrage rarissime. Il se servirait religieusement un verre d'Aloxe-Corton pendant que les perdreaux doreraient dans le four en diffusant une odeur à lui faire frétiller la moustache.

FIN



